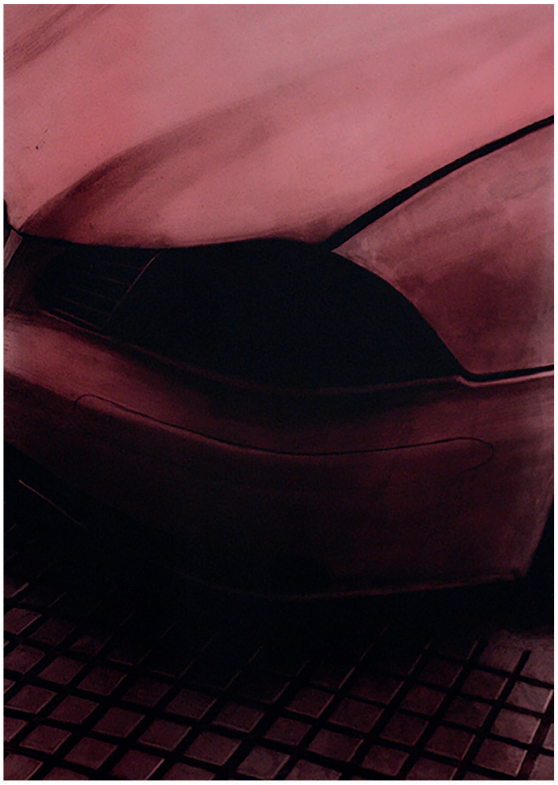
Point Contemporain #12, mars-avril-mai 2019
Entretien : Lenny Rébéré, pp.13 - 15

LENNY RÉBÉRÉ

« La peinture est pour moi un cadre, une fenêtre sur une scène. »
Lenny Rébéré

Lenny Rébéré porte un regard analytique sur une société qui se construit par l'image, dans laquelle nous vivons dans un état général d'hypnose, groggy d'avoir scrollé indéfiniment sur nos écrans, incapables de trouver un fond à ce flux permanent d'informations. Un état qu'il décrit comme s'apparentant à « un rêve éveillé dont on ressort avec une sorte de bourdonnement ». Des images issues des data centers, défilant sur les réseaux sociaux ou provenant de caméras de surveillance situées à l'autre bout du monde, souvent modifiées selon leur contexte d'utilisation, ne définissant ni temporalité ni espace déterminés, que l'artiste a besoin de dessiner ou de peindre « pour mieux les lire ». Il n'opère pas de distinction dans les prélèvements qu'il traite, n'hésitant pas à combiner les images haute ou basse définition, prises à la volée ou issues de vidéos live, considérant que toutes participent sans distinction à installer une culture de l'écran. Ses œuvres dessinées, peintes sur toile ou sur verre, vidéos sonores, participent à des approches différentes qui, comme il a été possible de le voir lors de la présentation de son diplôme aux Beaux-arts de Paris, se complètent selon une méthodologie très précise, ayant toujours conscience qu'une image est une recomposition par le cerveau entre ce qui est perçu et ce qui est issu de la mémoire et de la conscience collective. Elle est une représentation qui a besoin d'être mise en dialogue avec d'autres dans un espace pour pleinement s'exprimer.

Peut-on dire que tes œuvres *Frontière* (2012) et *Espaces* (2013) ouvrent ta réflexion sur l'organisation des espaces, la notion d'écran et qu'elles posent les bases de ton vocabulaire plastique ?
J'ai réalisé ces travaux, que je considère plus comme des recherches que des œuvres en soi, alors que j'étais à l'école Estienne, une école aux apprentissages assez académiques, où j'assumais mal la réutilisation d'image. Je travaillais sur des sujets assez réalistes, comme le motif du rideau pour *Frontière*. En gravure, le processus est très lent, avec une sorte de construction de l'image par étapes successives, ce qui rend l'improvisation difficile. Je me posais en effet déjà des questions d'organisation visuelle et comment je pouvais construire l'idée d'un espace. Pour *Espaces*, j'ai rempli le maximum de carrés alignés sur une grande planche avec un minimum de gestes, deux ou trois traits au plus pour comprendre les variations spatiales possibles dans le même format. Progressivement, j'ai commencé par travailler des compositions plus complexes en forme de mises en scène, assumant petit à petit l'utilisation de certains éléments issus d'images piochées sur internet et en les prenant pour ce qu'elles étaient.



Infras 3, 2018. Verre gravé et encré, 130 x 100 cm
Courtesy Galerie Isabelle Gounod. Photo Lenny Rébéré

Des représentations qui sont devenues de plus en plus vivantes, avec des personnages, des formes organiques, des drapés...
Peu à peu, j'ai compris la façon dont se construit une scène, et comment mettre en rapport les éléments en présence afin qu'il se passe quelque chose. Il faut voir mes dessins comme des sortes de *story board* condensés en une seule image. Il est possible, comme les détectives, d'y tendre des ficelles pour relier les éléments entre eux et ouvrir à diverses interprétations. J'introduis un mouvement permanent, rapide, à la manière des *timelapse*, dans un espace très ouvert et qui multiplie les temporalités, créant une narration que l'on pourrait décrire comme kaléidoscopique.

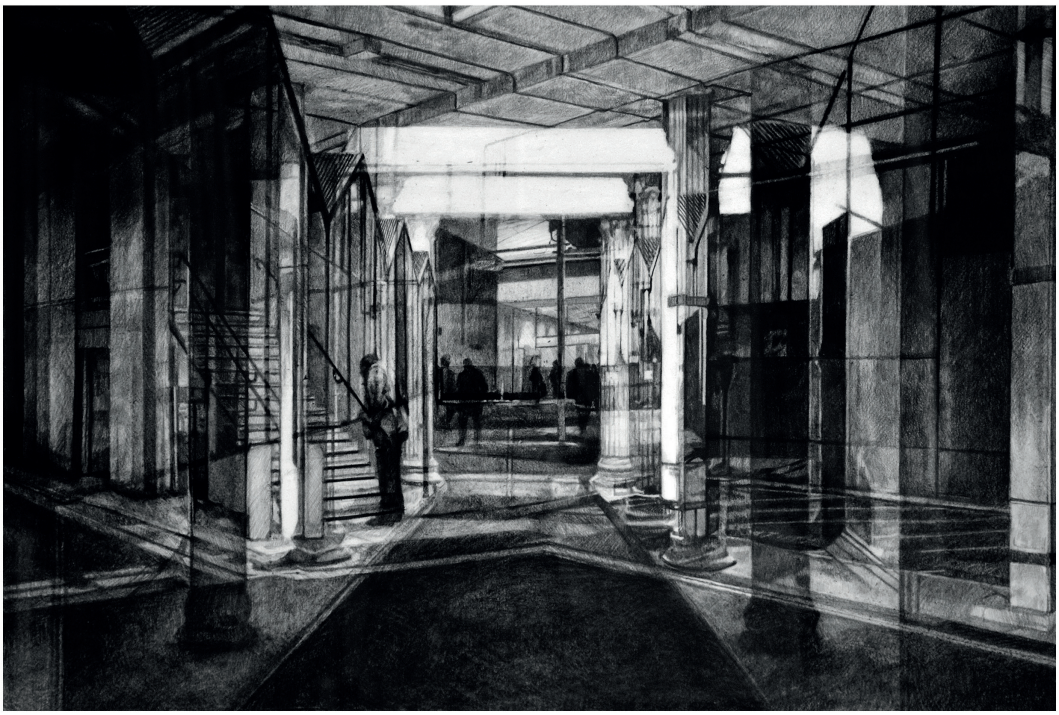
Point Contemporain #12, mars-avril-mai 2019
Entretien : Lenny Rébéré, pp.13 - 15

Cet espace scénique, n'est-il pas étudié pour accueillir le spectateur dans une sorte d'effet miroir comme dans le film *Les Palaces temporaires* (2016) où il semble perdu dans un regard qui est le nôtre ?

C'est exactement cela. On est de l'autre côté de la frontière ou de l'écran avec cette fenêtre qui, dans le champ de la caméra, dédouble l'espace. La construction que je propose est bien mentale à partir d'images récoltées et non dans le simple agencement d'une addition d'images. Les images perçues en interpellent d'autres qui elles sont invisibles, issues de la mémoire ou de l'imaginaire, ce qui produit une imbrication très complexe. *Frontière* marquait déjà cette délimitation entre le visible et l'invisible, l'ici-maintenant et un ailleurs. Dans mes productions actuelles, l'écran est aussi une fenêtre qui ouvre sur autre chose et sur d'autres possibles. La lecture de l'image est toujours subjective, quel que soit son support. Si certains éléments permettent la construction de narrations, c'est toujours une histoire qui est mienne dont je ne livre pas le contenu, ni dans les faits ni dans les titres. Dans la vidéo *Les Palaces temporaires*, la bande sonore a une grande importance car elle est constituée de sons ambiants que j'ai dupliqués comme des sortes d'échos afin de produire un bourdonnement tel qu'on peut l'entendre quand on est un peu sonné au sortir d'un rêve. À ce moment-là, je lisais des écrits de Gaston Bachelard et j'ai trouvé que la notion de rêverie faisait lien avec ces images Internet, un zapping hallucinatoire défilant très vite quand on reste bloqué devant notre écran.

Ne fait-on pas désormais une lecture du monde au travers de l'écran ?

J'ai préparé mon diplôme avec l'idée de *L'Homme-boîte* un roman de l'auteur japonais Kōbō Abé qui raconte l'histoire d'un homme au temps de l'industrialisation du Japon qui, pour mieux comprendre le monde dans lequel il vit et appréhender les changements qui l'entoure, découpe une toute petite fenêtre dans la boîte qu'il porte constamment sur la tête. Déambulant avec cet écran entre lui et le monde, tout lui paraît irréel. Un même constat peut être fait avec les écrans qui de nos jours modifient constamment notre vision, lui donne un filtre de lecture. Les images à partir desquelles je travaille proviennent de notre culture visuelle actuelle, de ce qui défile sur Internet, des banques d'images, de la presse, des films... Un questionnement sur l'image que j'ai poursuivi à l'écrit, avec *Syndrome de l'homme-boîte* qui est une analyse des travaux d'artistes qui ont tous comme base de création le recyclage d'images issues de différentes époques. Une manière pour moi de répertorier les possibilités, en référence avec *L'Atlas mnémosyne* d'Aby Warburg et des textes de Georges Didi-Huberman, toutes les façons dont on peut réutiliser des images et les différents sens qui en découlent selon l'origine de l'image, la façon de l'appréhender et sa recontextualisation. La problématique étant qu'avec l'écran devenu poste d'observation, les images passent, elles défilent. Je suis très préoccupé par l'idée de faire une archéologie de la société par rapport au flux d'images qu'elle produit en continu.



Sans titre, 2018. Crayon et fusain sur papier, 70 x 100 cm. Collection particulière. Photo Lenny Rébéré

Point Contemporain #12, mars-avril-mai 2019
Entretien : Lenny Rébéré, pp.13 - 15

Un autre écran qui produit un effet miroir assez troublant est celui de tes peintures sur verre...
Le travail sur verre poursuit celui du dessin car il permet de sans cesse réintervenir sur le motif. Je grave le verre à l'acide et peint les surfaces ainsi dépolies. Le verre est un dessin en mouvement, toujours en variation suivant la lumière. Le fait qu'on se reflète dedans accentue cette idée de projection, physique et mentale. Elles reposent sur un principe de contexte en associant des temporalités et des espaces différents, des sortes d'instantanés que je laisse en suspens et à l'appréciation de celui qui regarde. Un principe qui les rend très évasives.

Une fragmentation que l'on retrouve dans l'ensemble de tes œuvres avec le motif de la grille...
Mon analyse porte sur l'origine de l'image, ce qui la constitue et comment elle me parvient, c'est-à-dire au travers des pixels de l'écran. Je vois la grille comme une frontière optique qui, tout en empêchant de passer, permet le regard. Elle me donne une autre image, à travers des ronds, des traits, des croix ou des losanges, de ce qu'il y a derrière elle. Mes travaux récents de peinture reprennent ce même principe de vue à travers des grilles qui pourraient s'apparenter à des pixels mais ayant des formes particulières. En ne permettant de voir que partiellement l'image, en l'occurrence une ruine fantomatique, je sollicite la mémoire et à travers elle, une sorte de mémoire culturelle et commune. L'image du passant issue de Google Street View est atemporelle, inhérente au réseau, tandis que la statue renvoie à une époque révolue et participe à une mythologie collective, devenue presque iconique. Ma volonté est de composer une image flash, hybride et évanescente, et par définition obsolète. Comme pour se demander quelle image des deux paraît la plus réelle. Les grilles ont cette particularité, en faisant varier l'impression visuelle, de rendre l'œuvre vivante et de rendre actif le spectateur qui décode l'image.

Une analyse de l'image qui passe aussi par la sérialité ?
Celle-ci est une autre forme de fragmentation. La série me permet de composer une ligne d'œuvres comparable à un dessin éclaté ou une multiplication d'écrans. J'ai intitulé les dernières œuvres sur verre *Infras*, un terme qui renvoie à infrarouges et infrasons, à tout ce qui est en dessous de la limite du perceptible, mais aussi à l'infrastructure et par-là même à une notion de construction. Toutes ces images sont des infrastructures car elles sont une sorte de représentation de la société, des parties que l'on rassemble pour élaborer des récits. C'est une manière pour moi de réinterroger la notion de culture à travers l'image qui influence nos rapports sociaux, cette culture contemporaine qui trouve sa source dans l'image, et qui voue un culte à l'écran.

Né en 1994 à Lyon
Vit et travaille à Paris
Diplômé des Métiers d'art, gravure, École ESAIG Estienne (2013)
Diplômé de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris
atelier Dominique Gauthier (2018)

www.lennyrebere.com

Représenté par la Galerie Isabelle Gounod Paris
www.galerie-gounod.com

Expositions récentes (sélection)
2017
D'un instant à l'éternité, commissariat Maud Cosson, La Graineterie, Houilles
2016
Ici & là, exposition personnelle, Galerie Isabelle Gounod, Paris

Actualités
Du 16 mars au 20 avril 2019
Infras, exposition personnelle
Galerie Isabelle Gounod
13 rue Chapon 75003 Paris

Sans titre, 2017. Huile sur toile, 41 x 33 cm
Collection particulière

« Mes peintures marquées de formes tracées à la peinture noire expriment la volonté d'échapper à cette emprise de l'image, de lui redonner une physicalité par un geste spontané qui ne vient que de moi. J'ai parfois ce besoin de ressentir une présence forte, loin de l'imagerie virtuelle. »
Lenny Rébéré